

L'ÉGYPTE DE BÉRÉNICE

En effet à Alexandre succéda Ptolémée, fils de Lagos, à Ptolémée succéda Philadelphie, à celui-ci, Évergète, puis Philopator avec son Agathokleia, puis Épiphane, puis Philomètor, chaque fils succédant à son père; à Philomètor succéda son frère, Évergète II, qu'on appelle aussi « l'Enflé »; à celui-ci, Ptolémée surnommé « Pois-chiche »; à celui-ci, Aulète, notre contemporain, le père de Cléopâtre. Tous les rois qui régnèrent après le troisième des Ptolémées, corrompus par le luxe, gouvernèrent fort mal.

(Strabon, *Géographie*, XVII, 1, 11)

Lorsque l'on veut évoquer une célèbre reine de l'Égypte grecque, le nom qui vient le plus naturellement à l'esprit est celui de Cléopâtre. L'image de la septième souveraine de ce nom, la fascinante compagne de César et de Marc Antoine, morte en 30 av. J.-C., apparaît bien vite à notre esprit sous les traits radieux d'Elizabeth Taylor ou de Monica Bellucci. Et si l'on demandait à quelqu'un de citer une célèbre Bérénice antique, ce n'est sans doute pas à une reine d'Égypte qu'il penserait, mais au personnage émouvant de Racine, la reine de Judée tristement délaissée par le futur empereur romain Titus. Qui citerait le nom de « Bérénice de Cyrène », reine d'Égypte entre 246 et 221 av. J.-C., donc

bien avant toutes les Cléopâtres ? Qui saurait dire, hors de quelques universitaires « antiquisants » (dont nous sommes), qu'elle fut l'épouse du troisième des Ptolémées, ces rois macédoniens héritiers du royaume d'Égypte conquis par Alexandre le Grand et régnant en la capitale fondée par lui, la prestigieuse Alexandrie ? Il y a là une injustice mémorielle à réparer car, si l'on avait posé ces questions à un Grec ou un Romain cultivé de l'Antiquité, c'est probablement à notre Bérénice qu'il eût d'abord pensé.

En effet, dans un monde sans journaux, sans radio, sans télévision et sans internet, où il était difficile de devenir une star, Bérénice eut la chance unique de réussir ce prodige. Elle mit à contribution, au service de sa gloire, un cercle d'amis qui ne manquaient ni de science, ni d'imagination. La plupart d'entre eux travaillaient au sein d'une institution qui venait à peine d'être créée. On y célébrait les Muses, divinités du souvenir et de la culture : le *Mouseion*, autrement dit le musée d'Alexandrie. C'est ainsi que l'astronome Conon de Samos, parti en quête d'une mèche de cheveux égarée par Bérénice dans la mer (quête ardue s'il en fut !), eut le bonheur de la retrouver. Elle était, déclara-t-il, désormais dans les cieux, sous la forme d'un groupe d'étoiles qui reçut le nom de « chevelure de Bérénice ». Il nous suffit donc aujourd'hui de lever les yeux vers le ciel, dans une belle nuit étoilée, en direction de la constellation du Lion, pour apercevoir, avec certes les yeux de la foi des Anciens (et aussi une bonne lunette astronomique), un tout petit peu de ce que fut Bérénice, princesse libyenne devenue reine d'Égypte. Mais pour ceux dont la vue était mauvaise, les amis de la reine eurent recours à un autre procédé. Le poète Callimaque, compatriote de la reine puisque natif, comme elle, de Cyrène en Libye, et le plus influent des hommes de lettres alexandrins de son temps, composa en son honneur un hymne, intitulé comme il se doit *la Boucle de Bérénice*. Plus de deux cents ans après Callimaque, le poète romain Catulle, épris d'« alexandrinisme », en donna une élégante traduction latine qui, arrivée jusqu'à nous, a su perpétuer le souvenir de la reine, car le poème original, lui, ne nous est parvenu qu'en lambeaux, ces morceaux de quelques papyrus mutilés où de doctes savants de cabinet, appelés des papyrologues,

réussissent en s'arrachant les yeux à retrouver quelques bribes de la *Côma Berenices* de Callimaque¹.

Mais le souvenir de Bérénice mérite mieux qu'un examen par le petit bout de la lorgnette des astronomes, ou l'œil collé à la loupe des papyrologues. Car ce qui brille avec Bérénice, c'est beaucoup plus qu'elle, c'est Alexandrie à son zénith. C'est l'hellénisme triomphant en terre africaine, cette Libye natale puis cette Égypte devenue patrie d'adoption d'une jeune Cyrénéenne. C'est aussi et peut-être surtout une féminité nouvelle dont l'apparition, comme l'écrit Sarah Pomeroy dans son livre de référence sur *les femmes dans l'Égypte hellénistique*, s'explique d'abord par le renouveau de la monarchie, une féminité bien éloignée de celle à laquelle la réduisait la culture grecque « classique » athénienne, un nouveau rôle social gagné de haute lutte par des femmes énergiques, venues de Macédoine et émancipées au contact du monde extérieur, prétendument « barbare » mais en réalité hautement policé. C'est enfin l'Égypte pharaonique en ses derniers feux, ceux qui s'éteindront lentement, à partir du déclin des Ptolémées au I^{er} siècle avant notre ère et tout au long des quatre siècles de la *pax romana*, en un subreptice endormissement.

Mais, au III^e siècle avant notre ère, les feux sont encore vivaces, voire violents. La génération de Bérénice n'est que la deuxième après celle d'Alexandre, le chef macédonien solaire mais impitoyable qui conquiert l'empire perse jusqu'aux Indes et d'où il revint, tel Dionysos, roi et dieu à la fois, accompagné de Ptolémée, son ami d'enfance qui se proclamera roi d'Égypte en 304. Elle suit immédiatement celle du fils de ce dernier, Ptolémée comme son père (ce sera une tradition dans la famille), le roi qui fit d'Alexandrie le rendez-vous fastueux de l'hellénisme, épousa sa sœur comme Zeus avait épousé Héra, et lança sur les eaux de la Méditerranée orientale une flotte dominatrice dont cette même sœur et épouse, l'impératrice Arsinoé II, prématurément défunte, devint la déesse tutélaire. Au début du XX^e siècle, avec A. Bouché-Leclercq, on aurait dit qu'« alors le sang grec n'était pas encore dégénéré ». Ces formules biologiques au relent quelque peu

1. Voir annexes 1 (fragments de la *Boucle de Bérénice* de Callimaque) et 2 (la *Boucle de Bérénice* de Catulle).

raciste font aujourd'hui sourire. Mais elles disent maladroitement, avec le ton d'une autre époque, une vérité non pas génétique mais culturelle, l'esprit combatif et novateur du monde grec dit « hellénistique » à ses débuts. Certes les Grecs ne renièrent jamais ce *fighting spirit*, ce qu'ils nommaient *l'agôn*, mais la conquête romaine les contraignit ensuite à ne l'exercer volontiers que dans le cadre institutionnel des « jeux » athlétiques et sportifs. Au milieu du III^e siècle ils pratiquaient encore cette culture énergique de l'expatriation volontaire, *l'apoikia*, détonnant mélange de l'énergie rusée d'Ulysse, leur modèle des temps homériques (cinq cents ans auparavant), avec l'insouciance de ses marins.

Plusieurs exemples nous démontreront qu'en pure « gréco-macédonienne » Bérénice ne renia rien de l'esprit combatif de son époque. Mais là encore, commençons par l'inévitable Callimaque. À la *Boucle de Bérénice* faisait en effet écho dans son œuvre un autre poème, la *Victoire de Bérénice*. Tout aussi maltraité par les hasards de la transmission des œuvres antiques, il ne nous en reste que quelques vers et quelques « scholies » (commentaires médiévaux byzantins), suffisantes cependant pour voir que Callimaque y célébrait la victoire de « sa » reine, à la course des quadriges des jeux Néméens. Or Némée, près d'Argos, n'était autre que l'endroit où, disait-on, Héraklès avait étouffé dans son étreinte le lion qui terrorisait la région. Ainsi Bérénice renouvelait-elle, à des siècles de distance, les exploits du héros préféré des Grecs. Ne pouvant évidemment pas s'identifier à lui, c'est à son époux Ptolémée (III), le fils de Ptolémée (II) fils de Ptolémée (I), qu'elle dédiait sa victoire. Car, chez les Ptolémées, comme nous le verrons, rien ne se faisait qu'en couple. Bérénice et Ptolémée furent donc « les dieux Bienfaiteurs (Évergètes) », nouvelle Io venue épouser le nouvel Héraklès, pour la plus grande gloire de la Grèce, à moins que ce ne soit pour la plus grande gloire... de l'Égypte.

UN NAUFRAGE HISTORIOGRAPHIQUE

L'historien ancien, comme tous les autres historiens, fonde sa recherche sur l'interprétation de sources contemporaines de son sujet d'étude, les sources primaires, ou postérieures à cette époque, l'historiographie de la question. Hélas il s'en faut de beaucoup que la matière dont un « antiquisant » dispose soit égale à celle dont bénéficient ses collègues modernistes ou, bien évidemment, contemporanéistes. L'écart est moins grand qui le sépare du médiéviste, en particulier de l'historien du haut Moyen Âge mais, même là, il sent combien il est loin d'avoir toutes les clefs pour accéder à un monde qui, à l'inverse des hautes époques de l'Occident médiéval, lui est radicalement étranger. Pour s'en tenir à l'aspect religieux, qui nous occupera volontiers dans ces pages, il est assurément plus facile à une époque même passablement déchristianisée comme la nôtre de comprendre la foi du moine défricheur de l'an mil que celle du paysan égyptien du Fayoum qui, à la question « Quel est ton dieu ? », aurait répondu : « Viens le voir : c'est Souchos, le crocodile qui patauge dans le bassin d'à côté. » À cette anecdote que nous inventons ici pour les besoins de la cause, gardons-nous de sourire. Ce serait creuser plus encore le fossé qui nous sépare de ce paysan symbolique. Notre tâche sera au contraire ne nous approcher au plus près de cet homme improbable mais qui a bel et bien existé. Non pas de le comprendre, comme s'il s'agissait d'un cas clinique ou psychiatrique, mais de le faire réapparaître dans sa singularité, et cela sans jamais le juger. Faire renaître Bérénice, ce sera accepter d'entendre sans sarcasme la réponse qu'aurait aussi pu donner notre habitant du Fayoum, ou peut-être plutôt son épouse : « Mon dieu est une déesse, c'est Bérénice, la déesse Bienfaitrice. »

Si nous parlons de sarcasme, c'est parce que les souverains hellénistiques en ont essuyé plus d'un, et surtout lors de leur « vie divine » *post-mortem*. Et ceci dès l'Antiquité. Octavien, futur Auguste, à qui les Alexandrins demandaient s'il désirait voir la nécropole des rois, répondit qu'il voulait visiter des dieux, non des morts. Cette rebuffade de pisse-vinaigre signifiait l'abolition non seulement de la

monarchie sacrée des Ptolémées, mais aussi celle de toute la tradition que nous appelons pharaonique, construite sur la destinée divine du roi après sa mort. C'était aussi un camouflet apporté à la foi sincère de tous ces humbles gens qui, même sans beaucoup d'illusions sur la nature humaine de leurs souverains, avaient reconnu en eux les plus sûrs moyens de ne pas être trop malheureux sur cette terre et, en tout cas, des dieux pas plus ridicules que les lointaines divinités du panthéon olympien. Ignorer cette foi sincère, comme le fit Auguste, c'est ramener la société hellénistique à une caricature : des milliers de simples d'esprit, abusés par quelques rois hypocrites se faisant passer pour des dieux ! Nous ne sommes absolument pas, à cet égard, de l'avis de notre prédécesseur Claude Orrieux, auteur d'un ouvrage par ailleurs essentiel et passionnant sur l'Égypte lagide, qui écrivait que, dans ce monde, « tout le monde ment et personne ne ment, puisque le roi donne le plus haut exemple de l'hypocrisie ». C'est bafouer là, selon nous, la mémoire de ces quelques hommes et femmes d'État qui, s'ils (et elles !) ne furent – oh certes ! – pas toujours de grands esprits ni de beaux caractères, ne sauraient passer seulement pour des charlatans, et c'est insulter plus encore à l'humanité de leurs sujets, des gens pas plus bêtes que nos contemporains, même s'ils en savaient bien moins que nous sur la complexité du monde.

Avec Auguste, hélas, le mal était fait. Il ne serait venu à l'esprit de personne, à Rome, de faire notre livre. Plutarque, le plus célèbre biographe de l'Antiquité, n'a pas consacré la moindre de ses *Vies parallèles* à l'un ou l'autre des nombreux souverains hellénistiques. On ne trouvera évidemment, chez lui, pas la moindre reine (mais, à vrai dire, il n'existe pas, venue de toute l'Antiquité, une seule biographie de femme...), mais pas non plus de Ptolémée, ni d'Antiochos, ni de Séleukos, ni de Lysimaque, ni d'Attale, ni de Philippe. Les seuls rois hellénistiques qui trouvent grâce à ses yeux sont les Spartiates Agis et Cléomène, en qui il voit surtout de glorieux vaincus, dignes de la grandeur perdue des temps « classiques ». Ses Démétrios et Pyrrhus, tout éphémères rois de Macédoine qu'ils furent, sont surtout vus par lui comme de fastueux *losers*. S'il n'y avait là qu'une affaire de goût, on comprendrait. Mais le mal est plus profond. Car derrière

la diabolisation des souverains c'est toute l'époque hellénistique qui passe par pertes et profits pour l'historien contemporain.

Comment en effet les copistes byzantins auraient-ils éprouvé le besoin de conserver la mémoire d'un temps si déconsidéré ? C'est ainsi que toute l'historiographie antique du monde hellénistique passa à la trappe. Disparurent des bibliothèques antiques, et donc des nôtres, les œuvres d'Hiéronymos de Cardia, de Timée de Tauroménion, de Douris de Samos, de Phylarque, d'Artémidore d'Éphèse ou, plus tard, de Poseidonios d'Apamée et de Nicolas de Damas, tous ces historiens qui avaient décidé de consacrer leur œuvre aux siècles qui suivirent Alexandre. De l'œuvre d'historiens ayant travaillé à Alexandrie, comme Démétrios de Byzance, probablement le frère du grammairien Aristophane, tous deux nés en Égypte, ou Hérakleidès Lembos (« l'abréviateur »), il ne reste quasiment rien. Et, pire que tout, le hasard s'en mêla. L'œuvre de Diodore de Sicile, celui qui décida, vers 50 avant J.-C., de compiler en une seule *Bibliothèque historique* tout ce savoir accumulé, nous est parvenue mutilée. Aucune copie ne nous a été transmise de cette *Bibliothèque* au-delà de son vingtième livre, alors qu'elle en comptait quarante. Et la fin du livre XX de Diodore coïncide avec l'année 302/301, quatre ans seulement après celle qui vit la proclamation par les successeurs d'Alexandre de leur royauté sur les territoires qu'ils dominaient. Diodore s'arrête sous nos yeux quand tout commence pour les rois ! Le III^e siècle avant notre ère, celui qui vit briller de tous ses feux l'hellénisme cher à Droysen, est désormais, pour nous, un tunnel historiographique. Pas une seule œuvre antique qui le raconte chronologiquement ! Il y a bien celle de Justin, un obscur abrégiateur qui rédigea, au II^e siècle de notre ère, un résumé des *Histoires philippiques* de Caius Pompeius Trogus (que l'humanisme décida de nommer Trogue Pompée), un gaulois de Vaison-la-Romaine devenu citoyen romain et qui avait écrit en latin une histoire du monde hellénistique. Hélas cette œuvre n'a pas plus survécu que celle de Diodore, et son abrégiateur Justin n'est tout au plus qu'un modeste ouvrier sans génie.

Reste Polybe, dira-t-on, le phénix de l'historiographie grecque du monde hellénistique. Hélas celui-ci ne fait débiter son œuvre

qu'en 221, plus de quatre-vingts ans après la date d'interruption des livres de Diodore. Et c'est en plein milieu de ce « trou de mémoire » que régna Bérénice de Cyrène, entre 246 et 221 ! Quand Polybe commence, Bérénice meurt, et ce n'est que de la mort de la reine que nous entretiendra l'homme de Mégalèpolis. Décidément, la destinée s'acharne sur celle à qui était promise la plus belle des postérités ! Heureusement l'histoire a parfois ses revanches, et nous allons voir que, par d'autres moyens qui sont ceux de la littérature, de la papyrologie, de l'épigraphie et de l'archéologie, la reine d'Égypte peut encore échapper à l'oubli.

À LA CHASSE AUX PAPYRUS

En 1899 l'Université de Californie décida d'envoyer, grâce au mécénat financier de Mme Phoebe Hearst, deux des meilleurs hellénistes britanniques à la « chasse aux papyrus ». On pourrait imaginer Bernard Grenfell (1869-1926) et Arthur Hunt (1871-1934), tous deux doctes professeurs à Oxford, à l'image des savants distraits qui agrémentent les aventures de Tintin. Mais il n'en est rien. Grenfell et Hunt partirent hardiment pour l'Égypte, et plus précisément pour le Fayoum, cette excroissance occidentale de la vallée du Nil formée, à une centaine de kilomètres en amont du Caire, par le Bahr Youssef, une dérivation conduisant l'eau du fleuve jusqu'au fond d'une cuvette en cul-de-sac, le Birket el-Karoun (« lac des cornes »), l'ancien lac Moeris des Grecs, que les Égyptiens nommaient Pa-Yôm, « la mer », et d'où vient l'arabe Fayoum. Tout autour de la cuvette règne la torpeur du désert libyque, ce morceau oriental du grand Sahel.

Imaginons le Fayoum comme une fleur dont la corolle s'épanouit quand elle est arrosée et se rétracte quand elle est desséchée, et nous comprendrons le miracle de la conservation des papyrus. À leur arrivée en Égypte, les colons gréco-macédoniens des Ptolémées entreprirent de grands travaux d'ingénierie hydraulique destinés à